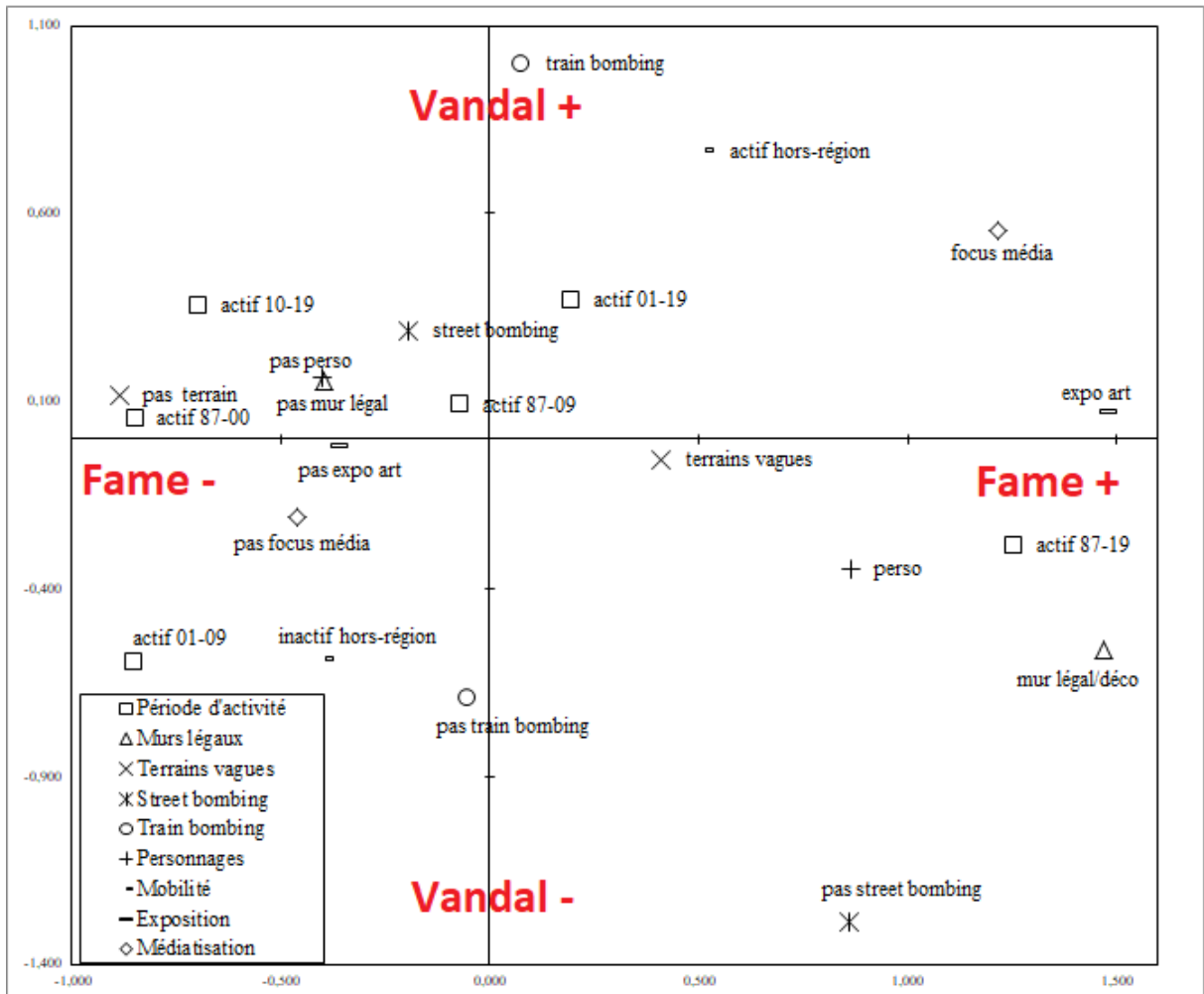


« Fresqueur » ou « vandale » : des pratiques en commun(s) ? Appropriations des interstices urbains par les *graffiti writers*

Le *graffiti writing* s'est développé en tant que sous-culture urbaine à partir de la fin des années 1960 aux États-Unis, puis en Europe occidentale et dans le reste du monde, à travers l'essor de scènes locales souvent liées les unes aux autres. Plusieurs générations de *graffiti writers* – ou de graffeurs pour le dire plus communément en français - se succèdent et coexistent depuis un demi-siècle. Au croisement de la sociologie urbaine, de la culture et des normes, ma proposition de communication porte sur les appropriations différenciées des interstices urbains par les *graffiti writers*. Wagons de trains, tunnels de métro, murs anti-bruit d'autoroute ou de voie ferrée, façades de bâtisses abandonnées, etc. Inscrire leur pseudonyme sur ces supports interstitiels semble le lot commun des *graffiti writers*. Néanmoins, leurs pratiques picturales et sociabilités relatives à l'appropriation des interstices urbains varient : certains privilégient les fresques à thème multicolores en partageant un barbecue dans un terrain vague, d'autres préfèrent recouvrir intégralement de peinture argentée une rame de métro en circulation le visage cagoulé et prêts à en découdre... Je propose d'éclairer les déterminants socio-spatiaux de telles orientations, ce qui prête à une réflexion plus large sur les pesanteurs sociales des sous-cultures urbaines, dont les interstices urbains sont un théâtre privilégié.

Une première partie de cette communication reviendra sur la polarisation des styles des *graffiti writers*, mobilisant des matériaux variés (peinture aérosol, au rouleau, à l'extincteur, encre, acide, etc.) sur des supports plus ou moins visibles, auxquels l'accès implique des risques physiques et légaux inégaux. Une attention particulière sera accordée aux statuts juridiques variés de la propriété des interstices urbains que les *graffiti writers* s'approprient. Une seconde partie reconstituera l'espace de leurs pratiques diversifiées, et en proposera une typologie socialement et spatialement ancrée. Qu'ils soient « fresqueurs » ou « vandales », les *graffiti writers* accumulent capital social et notoriété à travers leurs déplacements, ou au contraire, se limitent à leur ancrage résidentiel. Leurs orientations stylistiques, tout comme leur mobilité et leur exposition s'avèrent cependant socialement situées.

Cette communication se fonde sur une enquête multisituée dans deux métropoles françaises, tenant compte des mobilités nationales et internationales des enquêtés. La combinaison de méthodes qualitatives et quantitatives permet l'exploitation de matériaux variés. L'appartenance à la population d'enquête constitue une voie d'entrée privilégiée sur le terrain, favorisant la collecte de données sur les pratiques des enquêtés, leurs interactions et leur trajectoire sociale. L'objectivation participante se conjugue à la réalisation d'entretiens ethnographiques et au dépouillement de sources documentaires (ouvrages, magazines et sites internet spécialisés).





Références:

- Bloch S. (2019) *Going All City: Struggle and Survival in LA's Graffiti Subculture*, Chicago: University of Chicago Press.
- Mubi Brighenti, A. (2010). At the Wall: Graffiti Writers, Urban Territoriality, and the Public Domain. *Space and Culture*, 13(3), 315–332.
- Ross J., Bengtsen P., Lennon J., Phillips S., Wilson J. (2017) In search of academic legitimacy : The current state of scholarship on graffiti and street art, *Social Science Journal*, 54(4): 411-419.
- Lachmann R. (1988) Graffiti as Career and Ideology, *The American Journal of Sociology*. 94(2): 229-250.
- Snyder G. (2009) *Graffiti Lives: Beyond the Tag in New York's Urban Underground*. New York: New York University Press
- Van Loon J. (2014), "Just writing your name?" An analysis of the spatial behaviour of graffiti writers in Amsterdam, *Belgeo*, 3, DOI: <https://doi.org/10.4000/belgeo.13062>